89559

DU MEME AUTEUR

"En Furetant" (prose).....75 sous

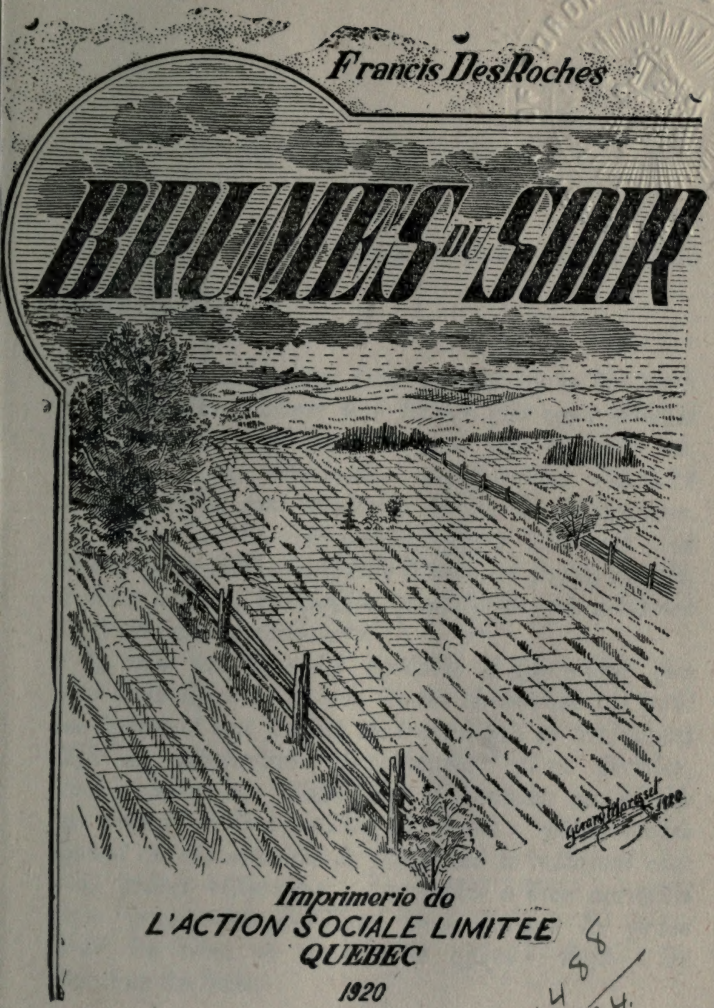
Droits réservés, Canada,

1920

TORONTO LIBRARY

Francis DesRoches

BRUMES DU SOIR



Imprimerie de
L'ACTION SOCIALE LIMITEE
QUEBEC
1920

191488
10.10.24.

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PS
9507
E775B7

Lettre - préface

Séminaire de Québec, 14 octobre 1920.

Mon cher ami,

Vous me demandez une préface pour vos vers. Et pour vous assurer une faveur que vous estimez trop, vous évoquez les jours pas très éloignés où, élève du Petit Séminaire, vous veniez entendre chaque matin mes modestes leçons de Rhétorique. Le maître et le disciple ont alors contracté une amitié que vous savez docile à tous les justes appels, et vous avez eu raison de remettre en ma mémoire de si attachants souvenirs.

Il m'a toujours été agréable d'apprendre que vous avez apporté de vos études classiques un goût des lettres et une fidélité au travail qui se traduisent déjà en productions fructueuses. L'an dernier, vous publiiez En Furetant, *et donniez au public vos premières impressions de la vie : pages toutes jeunes où vos sourires de vingt ans se mêlaient aux plus graves réflexions. Le public a bien accueilli votre prose. Aujourd'hui vous laissez la prose pour les vers, et vous nous offrez — déjà — les* Brumes du Soir.

Les Brumes du Soir *sont, elles aussi, toutes pleines de vos juvéniles préoccupations. A travers ces brumes j'aperçois de multiples rayons d'aurore ; mais elles se gonflent aussi de tristesse, de larmes qui font penser aux souffrances de ceux qui ont longtemps vécu. Cependant il y a plus de jeunesse que d'expérience de la vie dans vos strophes ardentes, et je ne sais pourquoi vous ne nous avez pas plutôt parlé des brumes du matin. Elles aussi ont leur charme, et vous les avez vues quelquefois traîner leurs franges chargées de lumière sur les paysages de notre cher Québec.*

Et vraiment, c'est la poésie du matin que je retrouve dans votre recueil. Les strophes dolentes, pleines d'amertume que vous y avez multipliées, révèlent une âme qui a prématurément souffert, orpheline des plus nécessaires affections ; mais je reconnais dans la façon dont s'expriment vos regrets la jeunesse qui, malgré tout, s'attache à la vie mystérieuse qu'elle ne comprend pas.

Et puis, n'est-ce pas le matin de la vie qui se montre encore dans cette sensibilité toujours en émoi, affectueuse, et trop souvent semblable à elle-même, dont vous remplissez tant de pièces de votre livre ? Votre cœur se plaît à répéter des mots qu'il croit neufs et que des lecteurs en cheveux gris croiront avoir vus souvent. Les élégances sentimentales sont bien de votre âge ; avec le temps elles

prendront un sens plus profond et plus viril. Donnez-leur dès maintenant et toujours cette discrétion, cette retenue qui intensifient le sentiment, et changent ses flammes en vertus.

Votre muse, qui se complait dans l'analyse plutôt que dans l'observation, consent, cependant, à sortir d'elle-même et de votre conscience, pour se porter vers les choses, vers ce monde extérieur qui vous entoure, qui peut vous attrister encore, mais qui peut aussi mettre en votre vie les joies les plus saines et les plus solides. Prenez avec tant d'objets utiles un ferme contact et votre poésie y trouvera des motifs de variété dont bénéficiera votre prochain recueil. Vous nous montrez déjà comme vous savez regarder la bonne nature. Emplissez vos regards de ses splendides couleurs, et mettez souvent en vos strophes ses très douces harmonies.

Vos Brumes du Soir *ont été composées dans l'isolement d'une jeunesse fervente. Elles révèlent avec sincérité vos premières méditations ; et c'est pour cette franchise de vos aveux qu'elles intéresseront le lecteur. Vous exprimez vos pensées dans un vers qui se soucie du rythme, qui recherche l'harmonie des mots, qui de plus en plus se chargera de substance et de poésie ; et c'est pour cela encore que l'on accueillera votre ouvrage comme une promesse excellente, comme la révélation d'un*

talent qui se doit à lui-même de se perfectionner toujours.

Nul ne se réjouira plus du succès de votre livre et des progrès de votre art, que le professeur qui encourageait avec tant d'empressement vos essais de Rhétorique.

Camille Roy, ptre.

BRUMES DU SOIR

TABLE DES TITRES

	Pages
Brumes	13
Solitude	15
Ce qui passe	17
Quand je vois	18
Si j'avais	20
Le chapelet	22
Grand-père et Grand'mère	24
Conseils anciens	32
Regrettez-vous ?	34
Détresse	37
Regrets du mourant	39
Conseils	41
Charité	43
Devoir monastique	45
N'éveillez pas les Morts	47
Quand minuit sonne	49
Chevaliers	53
Le sang gaulois	54
Drapeau français	56
N'allez pas	58
Noël rustique	59
Par un matin d'avril	60
Bonheur des Champs	62
Dernière prière du Laboureur	64
Naïveté	66
Rose effeuillée	68
Que vas-tu faire au bois ?	70
Ninon fidèle	72

PAGES
Après la promenade du soir. 73
Par ma fenêtre. 75
Ma lampe 77
Vieux livres. 82
En fumant 86
A Cupidon 87
Folies à la Lune. 89
Chanson triste 95
Par un soir 97
Pitié de femme. 99
Paix des Bois 101
A l'Inconnue. 103
Duo léger 105
A la nouvelle Épousée 107
J'ai rêvé d'une femme. 109
Doigts de femme 111
Rêves vains. 113
Viens voir neiger 114
Rêve étrange 118
Soir bleu 120
A Toi. 123
Bon voyage ! 126
Fumées 132

—

BRUMES

A celle que j'aime

Lorsque le laboureur a tracé ses sillons,
O blessure béante au flanc chaud de la Terre !
N'as-tu pas vu monter, à l'heure des grillons,
Comme un nuage gris sur le champ solitaire ?...

C'est la brume du soir qui recouvre sans bruit
La campagne sereine où s'endort le village.
Et c'est l'âme du Sol, éparse dans la nuit
Qui flotte comme un voile au dessus du feuillage

Déchiré par le fer et meurtri sous les pas,
Le sol a, sans murmure, accepté la souffrance ;
Et dans l'ombre qui tombe on sent battre tout bas
Son sein tout grand ouvert dans la brume plus dense..

Mais le matin va luire !... Un clair soleil de mai
Sur les flocons d'ouate aux teintes indécises
Éparpille ses feux, et le vent parfumé
Les chasse lentement vers les montagnes grises !...

* * *

Mon cœur est ainsi fait ! Le tien peut-être aussi !
Tant de vieux souvenirs sommeillent dans mon âme !
Et je vois chaque soir leur flot toujours grossi
Du regret d'un amour, d'un rêve plein de flamme,
D'un espoir où murmure un nom, un nom de Femme !..

Et j'accepte mon sort ; mais je sens s'élargir
La plaie à mon côté dans chaque heure qui passe;
Je sens frémir mon corps et mes yeux se rougir
Au long baiser des pleurs, et mon âme plus lasse
Frissonne étrangement sous la brume qui glace...

Mais ta chanson m'arrive ! Oh ! sais-tu tout le bien
Qu'elle fait à mon cœur entouré de silence !...
J'entends un rire clair ! Mignonne, c'est le tien !...
Mon rêve est plus léger, ma peine moins intense,
Et comme fond la brume ainsi fond ma souffrance !

SOLITUDE

Pourquoi donc suis-je seul en cette morne chambre,
Sans un ami, pas même un chien ?...
Et ce grand vent de l'est, compagnon de novembre ?
Et la tristesse qui me tient ?...

Je sens monter en moi comme une lassitude
Faite de peine et de dégoût ;
Et mon cœur effrayé de cette solitude
Croit voir venir la fin de tout !...

Je songe à des parents, aux amis, à ma mère
Qui sont allés dormir, hélas !
Du long sommeil qui suit notre course éphémère,
Me laissant trop seul ici-bas...

Et ce sommeil dernier, oh ! parfois je l'envie,
Et des pleurs me montent aux yeux
Au souvenir des morts, et j'ai peur de la vie
Où l'on ne fait que des adieux !...

———

CE QUI PASSE

La nuit tombe. Je sens mon front lourd de pensées,
Mon cœur qui se resserre en d'étranges frissons,
Et mon âme s'effraye à ces grandes leçons
Qu'offre le souvenir des tendresses passées.

Les compagnons joyeux, les ardeurs insensées,
Et le chant des oiseaux perdus dans les buissons,
Les parfums des jardins, la splendeur des moissons
Hélas! tout se conforme aux lois qui sont tracées!...

Le Temps, faucheur fatal, emporte chaque jour
Un peu de ce que j'aime, un plaisir, un amour ;
Et les choses s'en vont, ainsi que va la nue.

Dans ce monde lointain que nul ne peut sonder ;
Et quand s'écroule un rêve innocemment fondé,
Le Doute amer grandit en mon âme ingénue !...

———

QUAND JE VOIS

Quand je vois folâtrer des bambins blonds et roses
Mon cœur a quelquefois de ces pensers moroses
Qui nous font souvenir des rêves du Passé
Et pleurer trop souvent un bonheur effacé.
La claire vision de ma joyeuse enfance,
Où mon âme ignorait en sa jeune innocence
Pourquoi le ciel n'est pas toujours si radieux,
S'élève du lointain, monte devant mes yeux.

Je crois revoir encor la maisonnette blanche
Qu'entoure un jardinet,
Le saule rabougri qui sur elle se penche,
Grand'mère et son bonnet,
Les cailloux du sentier, une vieille masure,
Le verger du voisin
Où j'allais par les soirs, en sautant la clôture,
Faire un léger larcin...

Enfant, je possédais l'illusion trop douce
De mes jours s'écoulant sereins et sans secousse,
Quand cette Mort qui frappe à toute heure, à son choix,
Me laissa pauvre et seul, le cœur rempli d'émois...
Et quittant pour jamais ces lieux chers à mon âme,
J'ai connu depuis lors, sous la misère infâme,
Le regret de n'avoir, pour y finir mes jours,
Ma Maison, mon Jardin, mes anciennes amours !...

SI J'AVAIS

Si j'avais ma Maman ! Hélas ! pourquoi la Mort
En la fauchant si jeune en un geste implacable,
Ne voulut pas de moi qui gémis sous le sort
Inexorable ?...

Si j'avais ma Maman ! Pour la terrasser mieux,
Dans l'ombre, un mal sournois patienta des années,
Séparant d'un seul coup de deux cœurs trop joyeux
Les destinées !...

Si j'avais eu Maman ! Pour elle un pur amour
Dans mon âme sincère aurait brûlé sans cesse,
Et guidé par sa main j'ignorerais le jour
De la détresse !...

Si j'avais eu Maman ! Écartant le Malheur
Qui guette le jeune âge, elle aurait sur ma route
Mis des fleurs, des baisers, et chassé de mon cœur
Le mauvais Doute !...

———

LE CHAPELET

C'est un vieux chapelet, bien vieux, qu'on m'a remis
Par un soir du mois d'août, un soir d'anniversaire ;
On m'a dit :—"Souviens-toi qu'il te vient de ta mère,
Qu'il est pour l'orphelin le meilleur des amis . . ."—

Depuis lors bien souvent, aux heures de détresse,
Mes yeux ont contemplé le Sauveur sur sa croix,
Mes doigts ont effleuré ses humbles grains de bois
Et mon cœur inconstant a perdu sa tristesse . . .

Parmi mes souvenirs il restera longtemps
Le chapelet si vieux, si vieux qu'avait ma mère,
Sur lequel, achevant une course éphémère,
Elle mettait encor ses baisers palpitants...

Et quand le froid dégoût de la vie orageuse
S'empare de mon être où lutte le Devoir,
Pour retremper ma force et retrouver l'Espoir,
Je pose sur ses grains une lèvre pieuse.

———

GRAND-PERE ET GRAND'MERE

Taille le cuir ! Tire l'aiguille !
L'oiseau chante sous la charmille !

Mon grand-père était cordonnier,
Honnête homme et pas chicanier,
Et sa bonne femme d'épouse
Avait un cœur d'or sous sa blouse.

Mais ils avaient vécu longtemps
Et leurs cheveux étaient tout blancs !

Ils formaient le meilleur ménage
Que l'on pût voir dans le vieil âge ;
Ils se donnaient des noms d'oiseaux
Et s'embrassaient en jouvenceaux...

Taille le cuir ! Tire l'aiguille !
L'oiseau vole sous la charmille !

Toujours levés de grand matin,
Ils allaient, se donnant la main,
Faire à l'église une prière
Qu'ils croyaient être la dernière,

Car ils avaient vécu longtemps
Et leurs cheveux étaient tout blancs !

Puis revenant vers leur demeure
Ils songeaient : — Quand sera-ce l'heure
D'aller nous reposer un peu
Près de nos gars, chez le Bon Dieu ?—

Taille le cuir ! Tire l'aiguille !
L'oiseau chante sous la charmille !

Grand'mère prenait son fuseau
Et grand-père son fin couteau ;
Je les voyais lever la tête
Pour se regarder en cachette...

Mais ils avaient vécu longtemps
Et leurs cheveux étaient tout blancs !

Ils se disaient : —" Ma bonne vieille,
Tu travailles, que c'est merveille...
— Mon vieux, le meilleur cordonnier
Mieux que toi ne fait un soulier..."

Taille le cuir ! Tire l'aiguille !
L'oiseau vole sous la charmille !

Parfois même ils allaient s'asseoir
Sous le vieux saule, et dans le soir
Qui tombe rempli de silence
Ils chuchotaient : —" J'ai souvenance . . ."

Car ils avaient vécu longtemps
Et leurs cheveux étaient tout blancs !

Et leur âme était toute pleine
D'amour, de bonheur ou de peine
Suivant qu'ils évoquaient le cours
Triste ou joyeux des anciens jours.

Taille le cuir ! Tire l'aiguille !
L'oiseau s'endort sous la charmille !

Ils s'aimaient comme au temps passé :
Le Doute n'avait pas glacé
En eux la naïve tendresse
Qu'ils se donnaient dans leur jeunesse...

Mais ils avaient vécu longtemps
Et leurs cheveux étaient tout blancs !

Ils voyaient s'en aller la vie
Goutte à goutte, mais sans envie
Ils regardaient grandir l'enfant,
L'homme que je suis maintenant...

Laisse le cuir ! Laisse l'aiguille !
L'oiseau pleure sous la charmille !

Un soir d'été grand-père a dit :
—" Ma vieille, tout sera fini
Lorsque l'Angélus de l'aurore
Aura sonné trois fois encore..."

Car il avait vécu longtemps
Et ses cheveux étaient tout blancs !

Il est mort dans les bras d'un prêtre
Qui répétait au vieil ancêtre :
—" Saint Pierre est trop bon guichetier
Pour refuser un savetier..."

Laisse le cuir ! Laisse l'aiguille !
L'oiseau se meurt sous la charmille !

Grand'mère soupirait tout bas
En écoutant pleurer le glas :—
" Je l'aimais bien . . ." et sans murmure
Elle supporta la blessure . . .

Mais elle avait vécu longtemps
Et ses cheveux étaient tout blancs !

La Foi fit monter en son âme,
Un espoir, une douce flamme,
Et pour retrouver son époux
Elle est partie au Rendez-vous . . .

Reprends le cuir ! Reprends l'aiguille !
L'oiseau renaît sous la charmille !

Grand-père pour les Séraphins
Taillera des souliers plus fins,
Et grand'mère coudra des langes
Pour habiller les petits anges,

Car d'avoir vécu si longtemps
Et d'avoir eu les cheveux blancs,

Ils méritent la préférence,
Et le Bon Dieu, pour récompense,
Dira : —" Reprenez, mes amis
Votre métier en Paradis !..."

———

CONSEILS ANCIENS

Quand j'étais un bambin pas plus haut que la hûche,
Grand-père bien souvent me faisait des discours,
Tout en fumant sa pipe au bon feu d'une bûche
Qui dans l'âtre flambait, réchauffant ses doigts gourds.

Il me parlait alors des dangers de la vie
Et du malheur qui guette une âme de vingt ans ;
Mais au lieu d'écouter j'avais la folle envie
De lui rire à la face et lui montrer mes dents . . .

—" Garde, me disait-il, ton cœur pur de tout vice,
Porte le front bien haut, soutiens l'abandonné,
Et si dans le chemin par malheur ton pied glisse,
Humblement va par Dieu te faire pardonner"—

* * *

Toutefois j'enfermais dans ma cervelle dure
Tous ces sages avis dictés pour mon bonheur,
Où Grand-père parlait de la Flamme qui dure,
Des devoirs de l'Amour et surtout de l'Honneur.

Maintenant je connais la vie et la souffrance ;
Pour avoir trop aimé j'ai pu faire un faux pas,
Mais la faute commise au moins j'eus la vaillance
De demander à Dieu qu'Il ne me brise pas.

Aussi je veux rester fidèle au conseil sage
Du vieillard qui voulait faire un homme de moi,
Et quand viendra le jour où l'âme se dégage,
Certain du Grand Pardon, je serai sans émoi...

———

REGRETTEZ-VOUS ?...

A la Mère de Maman.

O Grand'mère dont la vieillesse
A fait les pas un peu tremblants,
Regrettez-vous votre jeunesse
Sous la neige des cheveux blancs ?...
Regrettez-vous les collerettes,
Les fleurs du corsage bouffant,
Les bonnets, les fines brochettes
Et vos chastes rêves d'enfant ?....

Regrettez-vous les broderies
De vos robes à falbala,
Les bijoux et les sucreries,
Et les chansons en tralala ?...
Regrettez-vous le gai quadrille
Aux bras des garçons vigoureux,
Et vos amours de jeune fille,
Les serments de votre amoureux ?...

Oh ! que de souvenirs, Grand-mère,
Doivent monter en votre cœur
Quand l'aile d'or de la Chimère
Vient frôler votre front songeur !
Que de propos et d'aveux tendres
Viennent vous jaser chaque soir,
Lorsque vous remuez les cendres
D'un Passé qui se fait plus noir !...

Combien de couchants et d'aurores
En vous renaissent tour-à-tour !
Combien de noms doux et sonores
Vous bercent dans la fin du jour !...
Hélas ! plus d'une tête aimée
Ne répond plus à votre voix,
Et votre âme est toute semée,
Grand-mère, de petites croix !...

Mais comme un chêne se redresse,
Robuste, sous le vent du Nord,
Ainsi votre chère tendresse
A su lutter contre la Mort ;
Et sur votre cœur débonnaire,
Avec des gestes triomphants,
Vous serrez, vous serrez, Grand'mère,
Vos arrière-petits-enfants !...

DÉTRESSE

Je possède un ami dont le sourire est grave
Et dont le noble cœur enferme un grand amour ;
Mais un mal qui progresse en son corps chaque jour
Aux bonheurs entrevus, hélas ! met une entrave !...

Un soir où nous allions par le chemin ombreux,
Le long de la rivière où la lune se mire,
Il m'a pris par le bras en me disant : — " Admire! "
Et j'aperçus tout près un couple d'amoureux...

Alors ses yeux rêveurs s'emplirent de tristesse,
Une larme en jaillit qui tomba sur ma main,
Et d'une voix émue il me dit : —" A demain !"
Et s'en alla tout seul pour cacher sa détresse...

Mais j'ai compris alors combien il doit souffrir
Celui qui ne peut pas à la femme qu'il aime
Faire don de son cœur dans un élan suprême,
Parce qu'il sent trop bien que ce cœur va mourir

Et qu'il lui faut garder pour toujours en son âme
Le secret de son mal et celui de sa Flamme !...

———

REGRETS DU MOURANT

Pourquoi pleurer, pourquoi gémir
Lorsque tes peines vont finir ?
Pourquoi ton âme solitaire
Craint-elle de quitter la terre ?...
— C'est que mon cœur s'attache encor
A la lumière, aux reflets d'or
Du dernier soleil qui décline,
Aux arbres verts de la colline...

Et dans tes yeux pourquoi des pleurs ?
Sur tes lèvres pourquoi ces fleurs,
Doux souvenirs de ta jeunesse
Qui mettent en toi la tristesse ?...
— Je songe aux grands yeux de velours
De ma Blonde aux jolis atours,
A la candeur de son sourire,
Aux secrets que j'ai pu lui dire...

Mais d'où vient donc cette frayeur
Qui lentement gagne ton cœur ?
Et le frisson qui te secoue,
La moiteur qui couvre ta joue ?...
— J'ai vécu sans jamais donner
Au pauvre, à nul infortuné,
Et je redoute de paraître,
Les mains vides, devant le Maître...

———

CONSEILS

O frère, ô mon ami, dont le cœur a connu
Le charme d'une voix légère et maternelle,
Si ton âme se fait aux tendresses rebelle,
Pour ne pas mépriser un amour ingénu
Garde la souvenance
D'une mère au front pur veillant sur ton enfance !

Lorsque tu sentiras le Doute et son tourment,
Quand tu verras grandir cette clameur horrible
Des blasphèmes de ceux qui tentent l'Impossible,
Pour ne pas succomber sous le mal inclément
Souviens-toi d'une mère
Qui t'a montré jadis les mots du Notre Père !

Et sache, à son exemple, au long de ton chemin,
Pour goûter d'un bienfait la douce et sainte ivresse,
Te pencher vers le pauvre et sur toute faiblesse ;
Et Jésus, bénissant le geste de ta main,
Au sein de la Lumière
Permettra que l'enfant retrouve enfin sa mère !

CHARITÉ

Quand le soir a jeté son ombre coutumière
Et que la lune pâle ouvre là-bas son œil,
Enfants, dites une prière
Pour toutes les mamans dont le cœur est en deuil...

Sous l'image du Christ qui vous est familière,
Fléchissant le genou, le front dans votre main,
Enfants, dites une prière
Pour ceux qui vont dormir et seront morts demain...

Pour tous les délaissés qui vivent sans chaumière,
Ceux qui ferment leur âme à toute Vérité,
Enfants, dites une prière
Qui touchera le cœur du Dieu de Charité...

Puisque vous possédez la pureté première,
Ignorante du Mal et des Vices du jour,
Enfants, dites une prière
Qu'un ange porte au ciel comme un encens d'amour...

———

DEVOIR MONASTIQUE

Minuit vient de sonner. Dans la blanche cellule
Dont la croix de bois noir est le seul ornement,
Les moines sont debout, redisant la formule
Du Devoir accepté sans regret, constamment.

Un livre sous le bras, au bruit lent des sandales
Et du lourd chapelet qui leur tombe des mains,
Graves et recueillis, ils s'en vont vers leurs stalles,
Pendant que nous dormons, prier pour les humains.

Sous la voute profonde où la lueur des cierges
Ne disperse du noir que des lambeaux épars,
Ils invoquent les noms des Martyrs et des Vierges
Qui sont morts pour leur Foi sur l'ordre des Césars.

D'une voix qui supplie ils adressent au Maître
L'offrande de leur cœur et de leur dévouement,
Et bien que le Péché n'habite pas leur être
Ils implorent pardon d'un Dieu juste et clément.

Puis quand ils ont prié pour celui qui repose
Jusqu'à l'appel suprême au fond du noir tombeau,
Ils referment le livre où la divine Prose
Près du précepte dur met son chant le plus beau.

Et plus graves encore, au bruit de leurs sandales,
Évoquant en leur âme un horizon serein,
Les moines, deux par deux, défilent par les salles,
Austèrement soumis au Devoir souverain.

———

N'ÉVEILLEZ PAS LES MORTS

Quand le monde assoupi nous semble un sanctuaire
Où l'ombre sur les cœurs, dans les champs, sur les bois
Étend son lourd manteau, pesant comme un suaire,
Enfants, si vous passez près d'un champ mortuaire
Baissez, baissez la voix !

Les Morts qui dorment là, sous l'herbe verte et tendre,
Ont besoin de repos, de silence et de paix;
Et rongés par un mal que le Temps seul engendre,
Ce ne sont pas vos chants qu'ils désirent entendre
Sous le feuillage épais...

Ils ont connu jadis les plaisirs dont s'enivre
La jeunesse qui monte en vos cœurs innocents,
Et dans leur foi naïve ils pensaient bien de vivre
Plus longtemps que leurs fils, quand il leur fallut suivre
Les chemins angoissants...

Chaque jour un peu plus obsédés par la peine
Hélas! ils sont tombés; mais dans les froids linceuls
Ils espèrent toujours voir une Aube sereine
Se lever sur leur front, quand l'Angélus s'égrène
Au-dessus des tilleuls...

Ne troublez pas leur rêve et passez en silence
Près de l'enclos fatal où vous irez finir,
Car vos rires joyeux, symboles d'innocence,
Ne pourraient éveiller en eux qu'une souffrance
Qu'ils veulent endormir...

Et de peur qu'un damné sans espérance aucune
Ne vous jette son cri tout plein du grand remords,
Enfants, si vous passez, le soir, à l'heure brune,
Auprès d'un cimetière où se pose la lune,
N'éveillez pas les Morts !...

———

QUAND MINUIT SONNE

Ding ! Ding ! Minuit sonne dans l'ombre
Ses premiers coups.
C'est l'heure satanique et sombre
Des Loups-Garous !

Sous le feuillage on sent leur troupe
Aller, venir en bonds nerveux.
Des Lutins noirs, aux longs cheveux,
Dansent, ricanent sur leur croupe.

Ils enfoncent leurs doigts crochus
Aux flancs amaigris de ces fauves ;
Leurs yeux lancent des éclairs mauves
Sous l'ombre des sourcils fourchus.

Leur figure affreuse grimace,
Et de leur bouche aux fines dents
S'échappent des rires stridents
Qu'emporte la brise qui passe...

Ils font un vrai chahut d'enfer,
Et dessous la lune livide,
Grave empereur, Satan préside,
Assis sur un trône de fer...

Ding ! Ding ! Minuit sonne dans l'ombre
Ses douze coups.
C'est l'heure satanique et sombre
Des Loups-Garous !...

* * *

Dans le vent qui glace la plaine
Une clameur
S'élève et meurt...
Est-ce le cri d'une âme en peine
Que l'on entend,
Intermittent
Dans le vent qui glace la plaine ?...

Est-ce un vague *De profundis*,
Un glas qui tinte,
O sombre plainte !
De mes tendresses de jadis,
De l'innocence
De mon enfance
Est-ce un vague *De profundis* ?

Est-ce l'appel triste et farouche
Des Songe-Creux,
Des Miséreux ?...
Ou d'un Va-nu-pieds qui se couche
Tout en haillons
Dans les sillons
Est-ce l'appel triste et farouche ?

Est-ce la voix des Trépassés
Qui monte et prie
Sur la prairie
Pour tous les crimes amassés,
Colère, Envie,
Haine assouvie ?...
Est-ce la voix des Trépassés ?...

* * *

Minuit sonne ! C'est l'heure sombre
Des Loups-Garous !
C'est l'heure où tout redit dans l'ombre :
— Souvenez-vous !...

Souvenez-vous que le Temps passe
Et que la Mort rôde sous bois
Comme une tigresse aux abois
Dont la faim jamais ne se lasse...

Souvenez-vous ce soir, demain,
Qu'il est une Loi sur la terre,
Juste, immuable, égalitaire,
Que Dieu nous traça de sa main,

Une Loi que chacun doit suivre
A tout moment, en chaque endroit,
Et que nul mortel n'a le droit
De mépriser s'il veut survivre,

Loi d'Amour et de Charité,
Loi de la Souffrance, qui mène
Sous son égide souveraine
L'Ame vers la Grande Clarté...

Minuit ! C'est l'heure où la Mort sombre
Frappe ses coups !
C'est l'heure où tout redit dans l'ombre
— Repentez-vous !...

———

CHEVALIERS

Cousins de tous ces preux,chevaliers de l'Honneur,
Qui défendaient leurs droits par la lance ou le glaive,
O Jeunes d'aujourd'hui, hantés par un beau Rêve,
Allons vers la mêlée en un geste sans peur !

Méprisant la critique et le rire moqueur
De ceux dont le discours en blasphèmes s'achève,
Pour atteindre le But sachons lutter sans trêve,
Le front haut, noblement, et mettons-y du cœur !

Que notre verbe éclate ainsi que la trompette,
Que notre plume soit aux combats toujours prête,
Et ne faillissons pas à ce devoir pieux

Qui nous commande, Amis, d'accepter la Bataille
Pour faire triompher, car nous sommes de taille,
Le Parler de Chez-Nous et la Foi des Aïeux !

———

LE SANG GAULOIS

" Trois gouttes du sang bleu de
France dans nos veines."
A. Proulx.

Eh ! depuis quand le sang de la France est-il bleu ?
Et pourquoi donc chez-nous couleraient ces trois gouttes ?..
Trois gouttes seulement dans nos veines c'est peu,
Et ce fait bien étrange éveille en moi des doutes...

Or le sang qui nous vient des défricheurs hardis
Qui franchirent les mers pour planter sur nos rives
La Croix et le Drapeau portant les fleurs de Lys,
A gardé sa couleur et sa force bien vives.

Il coule abondamment chez nous, le Sang gaulois,
Et nos gars valeureux qui sont allés défendre
Une France en péril et protéger ses droits,
En ont versé la pourpre aux batailles de Flandre !...

Et nous conserverons toujours en notre cœur
Ce flot ardent et pur, et qui nous vint de France,
Pour en rougir encor sous un soleil vainqueur
De futurs champs de gloire où l'antique vaillance

Montre que nous savons tomber en des combats
Et que le Sang français ne dégénère pas !...

———

DRAPEAU FRANÇAIS

Je comprends que l'on chante en te voyant si beau,
Déroulant dans l'air pur tes trois couleurs altières,
Emblême des hauts faits dont nos âmes sont fières,
O mon Drapeau !

Dans tes plis frissonnants où s'attache la Gloire
Je crois voir défiler la suite des combats
Qu'ont soutenus pour toi tous ces vaillants soldats
De la Victoire :

Les chasseurs, grenadiers, artilleurs, fantassins,
Tous ces humbles héros, ces Poilus d'épopée,
Qui luttant pour l'Honneur, chassèrent par l'épée
Les assassins...

Quand un fourbe ennemi sur toi lançait sa bave
Et ses lourds bataillons, ses engins monstrueux,
Ton prestige a soufflé l'Espoir impétueux
Au cœur du Brave.

Et je bénis en toi l'œuvre du Tout-Puissant
Qui tant de fois naguère a secouru la France,
Et je baise tes plis, ô Tissu de vaillance
Taché de Sang !

———

N'ALLEZ PAS

N'allez pas vers la Ville, ô graves Paysans,
La Ville qui vous charme et dont le joyeux rire
Trompe votre jeunesse et lentement attire
Vers de si vains émois vos cœurs tout frémissants !

Traître comme la Mer, elle en a les brisants ;
Telle une girouette, à tout vent elle vire ;
Et moi, qui la connais, j'ai l'audace de dire
Que vous êtes bien mieux dans vos blés mûrissants...

Vous n'auriez plus ici le pur et grand espace,
Le pénétrant parfum de la brise qui passe ;
Vous seriez mal à l'aise avec des gants bien mis,

Et je vous vois plus beaux, vêtus de toile bise,
Que sous le clair tissu d'une fine chemise
Qui refroidit le cœur, Paysans, mes Amis !

—

NOEL RUSTIQUE

Noël ! Voici Noël ! Sous la clarté lunaire
Les habitants s'en vont, au trot de leurs chevaux,
Vers l'église voisine où brillent des flambeaux,
Pour adorer le Dieu d'Amour et de Mystère.

Noël ! Voici Noël ! Et ces fils de la Terre
Sentent monter en eux des espoirs tout nouveaux
Que berce avec douceur la course des traineaux
Emportés follement sur la neige légère.

Noël ! O nuit d'Amour ! Noël ! O nuit de Paix!
Où Jésus descendit pour alléger le faix
Qu'ont peine à supporter les épaules humaines !...

Et qu'il me semble beau, le rude paysan
Qui s'en va demander à l'Enfant Tout-Puissant
De bénir sa famille et les moissons prochaines !...

—

PAR UN MATIN D'AVRIL

Écoute, ô Laboureur ! Entends-tu la chanson
Des cloches qui s'élève en l'air pur des campagnes ?
Et vois-tu, sautillant tout près dans le buisson,
Les oiseaux revenus becqueter leurs compagnes ?...

La neige qui couvrait tes labours de demain
Sous le soleil nouveau s'est tout évanouie ;
Et brisant cette écorce où se pose ta main
Sens-tu couler la sève en force épanouie ?

En tes muscles gonflés un flot plus jeune et fort
Ramène une vigueur que tu croyais perdue,
Et tu rêves déjà des moissons aux tons d'or
Qui deviendront le prix de ta besogne ardue.

Tu contemples, joyeux, tes champs de l'an dernier,
La plaine où tes enfants iront mener les bêtes,
Et tu souhaites voir plus tard en ton grenier
Lourdement s'entasser les blés aux folles têtes...

Mais sache, ô Paysan ! que par-delà les cieux
Il existe un Seigneur qui peut briser ton rêve,
Et pour que Sa Bonté sur toi jette les yeux,
Chaque matin vers Lui que ton âme s'élève !

———

BONHEUR DES CHAMPS

C'est vrai ! je suis un rustre et mon pas est pesant;
Je ne vis bien qu'aux prés, aux souffles de la brise,
Et j'ai ce lourd défaut, qui fait qu'on me méprise,
D'avoir le parler rude et d'être un paysan !...

Je sais mener mes bœufs et guider ma charrue,
Dans la plaine féconde allonger des sillons ;
Mais je ne sais comment m'asseoir dans les salons
Et je respire mal les odeurs de la rue.

Pour connaître le temps je ne consulte pas
Un almanach vieilli disant qu'après l'orage
Le soleil doit venir briller au paturage,
Et pour trouver le nord je fais fi du compas.

L'hirondelle qui passe en frôlant la poussière
Me fait comprendre, à moi, qu'il va tantôt pleuvoir
Et l'Astre de la Vierge, au fond du ciel tout noir,
Guide plus sûrement mes pas vers ma chaumière.

Ma richesse ? Grand Dieu ! mais je l'ai dans ma main
Lorsqu'en chantant je vais à travers mon domaine
Lancer sur mes labours la bonne et forte graine
Qui deviendra l'épi dont je ferai mon pain.

Votre or ne peut briller autant que mes avoines,
Il n'a pas le frisson de mes blés sous le vent ;
Et chaque jour je peux, dans le soleil levant,
Aller en mon jardin respirer mes pivoines.

Mes filles et mes gars sont faits pour vivre vieux,
Car sous leur peau brunie aux grands vents de la Terre,
Je sens monter le flot d'un sang héréditaire
Que moi-même je tiens de mes rudes aïeux.

La paix règne au foyer où ma femme fidèle
Sait tenir tout en ordre et montrer à l'enfant
Les mots du catéchisme ou ce que Dieu défend,
Et nous sommes heureux, le soir, sous la chandelle !...

DERNIÈRE PRIÈRE DU LABOUREUR

Seigneur ! le froid me gagne et mon vieux corps se brise,
Tous mes membres sont las d'avoir tant travaillé ;
Je veux aller dormir auprès de mon église
Après avoir veillé !...

Pendant quatre-vingts ans j'ai marché dans la plaine,
J'ai labouré la terre et fauché les blés drus ;
Accorde-moi d'aller rejoindre en Ton Domaine
Les amis disparus !

Toujours soumis aux lois que Tu nous a tracées,
J'ai protégé le faible, abrité le passant,
Et je sens remonter des tendresses passées
En mon cœur paysan.

Le jour est arrivé de clore ma paupière :
Je ne reverrai plus les champs que j'ai semés ;
Mais les vents de chez nous mêleront ma poussière
Aux sillons tant aimés ...

Mes gars continueront la tâche bien honnête
De travailler le sol et de fournir le pain ;
Et pour que la Nature à leurs efforts se prête
Étends sur eux Ta main !

Et reçois en Ton Ciel l'humble enfant de la Terre,
Si, de T'avoir servi quatre-vingts ans passés,
Tu crois, dans Ta Justice et Ta Bonté de Père,
Seigneur, que c'est assez ...

NAÏVETÉ

Une fillette blonde
S'en va sur le chemin,
Œil clair, figure ronde,
Une fleur dans la main.

Un oiseau sur la branche
Lui jette sa chanson,
Et sur sa nuque blanche
Le vent met un frisson.

Sa lèvre un peu lutine
Conserve un pli moqueur ;
Son allure mutine
Doit cacher un bon cœur...

La brise qui maraude
Soulève son jupon ;
Son allure faraude
Charmerait un garçon...

Le poignet sur la hanche,
Dans l'azur bourdonnant,
Par ce jour de Dimanche
Elle va, fredonnant...

Et se riant d'un monde
Trop grave en son maintien,
Une fillette blonde
Chante sur le chemin...

———

ROSE EFFEUILLÉE

Comme Elle voulait une rose
Pour la mettre en ses cheveux blonds,
Je fis un geste, oh ! peu de chose,
Mais la Belle me dit : — Allons !—

Puis dégageant une main fine
De l'étreinte d'un joli gant,
Elle marmotta, la gamine :
— Monsieur, vous êtes fatigant !—

Mais le rosier pour la coquette
Prit tout-à-coup un air sournois ;
Je murmurai : — Pauvre Juliette
Vous allez vous blesser les doigts —

— Cueillez la donc, répondit-elle,
Mais ne la brisez pas surtout,
Et sur l'épine en sentinelle
N'accrochez pas votre surtout !—

Tout aussitôt vers la clôture
Je m'avançai, l'air provocant,
Et je m'ouvris d'une main sûre
Un chemin, ma foi ! fort piquant...

J'allais saisir la rose fière
Quand j'ai buté sur des cailloux...
Juliette fit à sa manière :
— Vraiment, monsieur, c'est bon pour vous !...

Mais des feuilles gisaient éparses :
Ma chute avait brisé la fleur,
Et ma Belle aimant peu les farces
Me dit : — Ah ! vous !.. — d'un ton boudeur..

———

QUE VAS-TU FAIRE AU BOIS ?

Eh ! Madelon, que vas-tu faire
Au bois voisin ?...
Vas-tu ramasser la fougère
D'un doigt câlin,
Te pencher sur une violette
Qui garde encor
La goutte pure où se reflète
Un soleil d'or ?...

Ton cœur, pourtant épris du monde,
Veut-il chercher
Dans la solitude profonde,
Pour s'y cacher,
Un nid bien doux, tout fait de mousse,
Coquet un peu,
Et qui bercerait sans secousse
Son oiseau bleu ?...

Ton âme que je sais naïve,
Pleine d'espoir,
Pour un moment moins sensitive,
Veut-elle avoir
Le repos des sens, des pensées,
Perdre le cours
Des heures brèves dépensées
Dans les amours ?

Ou voudrais-tu, joyeuse et blonde,
Tous les matins,
Sous le vent frais qui vagabonde
Parmi les pins,
Chanter follement ta jeunesse
Au gai pinson
Qui coupe court, par politesse,
A sa chanson ?...

Ou bien vas-tu, reconnaissante,
Louer un Dieu
D'avoir fait la fleur si charmante,
Le ciel si bleu,
Mis en ton corps une âme fraîche
Comme un vallon,
Sur ta lèvre un velours de pêche,
Dis, Madelon ?...

—

NINON FIDÈLE

Peu m'importe que l'on m'appelle
Nini, Ninette ou bien Ninon,
Qu'on me trouve un air folichon
Sous mon fin bonnet de dentelle...

Aux vieux galants je suis rebelle
Ainsi qu'aux aveux qu'ils me font :
Je leur préfère un beau garçon
Auquel j'entends rester fidèle...

Il s'en revient, après des mois,
De la " Grand'Guerre ", avec la Croix,
Infirme un peu, couvert de gloire,

Mais il m'aura pour tout de bon,
Et les baisers de sa Ninon
Seront le prix de sa Victoire !...

———

APRÈS LA PROMENADE DU SOIR

Quand je suis fatigué des propos de la rue,
De bousculer les gens, de lever le chapeau,
D'entendre s'exclamer la foule qui se rue
Vers l'affiche nouvelle appendue au poteau ;

Quand je suis écœuré d'écouter quelqu'histoire
Que raconte aux amis un prétendu farceur
A propos d'une fille à la prunelle noire
Qui passe et qui rougit, blessée en sa pudeur,

Lorsque mon cœur, froissé de cette indifférence
Que chaque promeneur prodigue à son voisin,
Sent le vide se faire autour de sa souffrance
Alors que la douleur sonne en lui le tocsin,

Je voudrais chaque soir, en termes ironiques,
Railler un peu ce monde où l'on mange, où l'on boit
Sans songer que la Mort aux gestes fatidiques
Est là qui nous attend... Et je rentre chez-moi!..

———

PAR MA FENÊTRE

La lune vient de paraître,
Blafarde, dans le lointain ;
J'écris, et par la fenêtre
J'entends monter un refrain...

Et la brise caressante
M'apporte l'odeur du bois,
La musique alanguissante
D'un air de valse, je crois...

Lassé de noircir la page
Où s'aligne un régiment
De vers lourds dont se dégage
Le secret de mon tourment,

Rêveur j'arrête et j'écoute
Les longs accords langoureux,
Et voici que mon cœur doute
S'il est vraiment malheureux...

Puis le Silence remplace
La chanson du piano ;
Sur mon front voici qu'il place
Comme un invisible anneau

Qui sert et meurtrit ma tempe....
Combien dur est le Devoir :
Je dois allumer ma lampe
Et faire un sonnet ce soir...

Mais je n'ai plus la cadence
De la valse au rythme lent,
Et mon cœur plein de silence
Se fait dolent, si dolent,

Que ma plume aventurière
Devra s'arrêter bientôt,
Et cette strophe dernière
Cache peut-être un sanglot....

MA LAMPE

O Lampe, ô compagne du soir,
Ma main frémit quand je t'allume,
Car ton éclat chasse la brume
De mon Rêve drapé de noir !...

Toujours fidèle en sa tendresse
Ton cœur jamais ne m'a trompé...
Pourquoi le mien n'est-il trempé
Pour être fort dans la détresse ?...

Quand fatigué de trop penser
Dans la nuit si douce qui tombe,
Je soupire sur l'hécatombe
Des bonheurs que j'ai vus passer ;

Quand la Douleur frappe à ma porte
En ses mornes habits de deuil,
Quand je réponds : — Franchis mon seuil ;
Est-ce la Mort que l'on m'apporte ?—

Quand le Doute étreint mon cerveau
D'une main qui se fait plus lourde,
Quand toute oreille reste sourde
Comme la dalle d'un caveau ;

Quand je crois voir en ce bas monde
L'Indifférence promenant
Sa figure de revenant
Sur la foule qui vagabonde ;

Lorsque je souhaite la fin
D'une existence trop amère,
Et quand je songe qu'une mère
N'est plus là pour tenir ma main ;

Quand ma soif se fait plus ardente
D'une amitié, d'une douceur,
Quand je n'ai pas même une sœur
Pour bercer mon âme dolente ;

Lorsque pour ne pas blasphémer,
Je courbe mon front... O ma Lampe !
Je sens ton baiser sur ma tempe
Qui murmure : — Tu dois aimer ...

Tu dois souffrir ; mais sans faiblesse,
Et pour vaincre le triste sort,
Sache garder jusqu'à la Mort
La Flamme vive, enchanteresse,

Qui doit guider sur le chemin
Les pas nerveux de ta jeunesse,
La Flamme qui monte ou s'abaisse
Suivant le souffle du Destin,

La Flamme plus capricieuse
Qu'une Femme éprise d'amour,
Qui tremble et qui luit tour à tour
Sur la route mystérieuse...

La Flamme qui couve en ton cœur,
Qui de ta Foi sera gardienne,
Et qui monte, claire et soudaine,
Au baiser de l'Amour vainqueur !...—

* * *

O ma Lampe, je veux bien suivre
Le conseil muet que j'entends,
Et je veux chanter le Printemps,
La joie et la douceur de vivre...

Je veux aller dire à l'oiseau
Qui babille sous la feuillée :
— Mon âme enfin s'est éveillée,
Plus vibrante qu'un doux roseau...

Je veux !... Mais quoi ? Ma main se glace !
Je veux te revoir constamment
Pour atténuer le tourment
De l'ombre où mon Rêve s'efface !...

Répands sur mon front de songeur
Ta clarté quand mon cœur soupire,
Et sache toujours me sourire,
Fidèle et tendre, avec douceur...

Bonne Lampe, ton feu vacille,
Tremblante étoile dans ma nuit...
Il se meurt et le matin luit ;
Au brin d'herbe une perle brille...

O Compagne du prochain soir,
O Lampe, si ma main t'allume,
Pourras-tu disperser la brume
D'un Rêve encor drapé de noir ?...

———

VIEUX LIVRES

Oh ! les livres qu'on ne lit pas,
Et qui dorment dans les armoires !...
Joyeux récits, bonnes histoires,
Propos galants sous les lilas ...

Les livres qui parlent à l'âme
Une langue que de nos jours
Nous bannissons de nos discours
Plus froids que des foyers sans flammes !...

Livres aux coins tout raccornis,
Lentement rongés par l'usure,
Dont parfois quelque larme pure
A mouillé les feuillets jaunis !...

Livres narrant des épopées
Ou les exploits d'un Du Guesclin
Dont le nom fait sur le vélin
Comme un long cliquetis d'épées !...

Pages de douceur et d'amour
Qui firent rêver nos grand'mères ;
Pages qui peuplent de chimères
Un front d'enfant sous l'abat-jour !...

O pauvres livres qu'on délaisse
Pour dévorer ceux d'aujourd'hui,
J'entends soupirer dans la nuit
La plainte de votre détresse !...

Vous avez connu vous aussi
Un passé d'honneurs et de gloire ;
Mais on a bien changé l'Histoire :
Vous sentez un peu le moisi ...

Notre langue s'est transformée,
Des pensers nouveaux ont surgi ;
Vous n'êtes plus que le ci-gît
D'une lointaine renommée...

De votre temps les écrivains
Parlaient du " Roy "... Notre orthographe
Sur l'I grec place une épitaphe :
On supprime les Souverains !...

Vous nous jasez de la Famille,
D'Honneur et de Soumission ;
Chez nous l'Emancipation
Marche d'un pas de grande fillle...

Vous parlez encor de la Foi,
D'un chaste Amour dont le cœur vibre ;
Nous rêvons de l'Union libre
Que Dieu condamne dans Sa Loi...

Vos maximes ne sont plus faites
Pour répondre aux besoins nouveaux
D'un Siècle jeune, et nos cerveaux
Voudraient confondre les Prophètes...

Et de vous voir dans le Présent
Le monument impérissable
De tout un Passé préférable
A notre Monde agonisant,

Nous redoutons votre lecture
Et laissons vos pages jaunir,
Car nous avons peur de rougir
Au reproche de forfaiture

Des vieux livres qu'on ne lit pas,
Vous qui dormez dans les armoires,
Joyeux récits, bonnes histoires,
Que j'entends soupirer tout bas !...

———

EN FUMANT

A mon ami Achille P

Dans la chambre paisible où s'écoulent mes jours
J'aime à fumer, le soir, quand le Rêve s'empare
De mon esprit blasé qui trop souvent s'égare
Loin des bruits de la terre et de nos vains discours.

Je songe aux doux plaisirs de mes tendres amours,
Au suprême bonheur dont tout homme est avare ;
Pendant qu'en mon cerveau le Doute amer prépare
Un chemin qui conduit aux adieux sans retours...

Toutefois en mon âme où ce mal qui s'aggrave
A tout rêve amoureux vient mettre son entrave,
Un espoir s'est dressé qui ne veut pas périr :

Que toujours nos deux cœurs sachent demeurer frères,
Et que ta gaieté franche, au choc joyeux des verres,
Fasse renaître en moi l'ardeur qui veut mourir !...

A CUPIDON

Aux Etudiants de Laval.

Gais compagnons, buvons tous à la ronde
A la santé de Maître Cupidon,
L'enfant malin qui gouverne le monde
Et sans pudeur exhibe son bedon !
Ceint d'une écharpe et couronné de roses,
A tout mortel il impose ses lois ;
Gare à celui dont les pensers moroses
Veulent braver les traits de son carquois !...

Lorsque notre âme en secret l'interroge,
Il nous répond : " Aimez ! c'est le bonheur..."
Pour ce bon mot il mérite la toge
Et le brevet de docte-raisonneur !...
Mais un manteau va mal à son épaule,
Et le tricorne à ses cheveux frisés ;
Laissons le nu : c'est ainsi qu'il enjôle
Par sa beauté les cœurs les plus blasés!...

Il est boudeur, et Vénus mécontente
Pour ce l'aurait un jour frappé du pied...
N'imitons pas la déesse imprudente,
Car tôt ou tard il faudra l'expier !...
Mais saluons, au seuil de notre aurore,
Ce Professeur qui résume son cours
En un conseil que la Sagesse honore :
— Pour être heureux, tâchez d'aimer toujours !...

———

FOLIES A LA LUNE

" Le firmament resplendissait,
Les étoiles étaient en fête,
Et Pierrot, qui seul devisait,
Dit soudain, en levant la tête :
— Bonsoir, Madame la Lune, Bonsoir ! —
(*Chanson*)

Ivre d'amour et de bon vin,
O chaste Lune,
Laisse-moi te jaser un brin
Dans la nuit brune...

Les poètes des anciens jours
Prirent coutume
De te faire de beaux discours
Les soirs de brume,

Et ceux des siècles plus récents
Savent encore
Mêler ton nom à leurs accents,
O Météore !...

Un Tel a frissonné d'émoi
Sous tes œillades ;
Victor Hugo parle de toi
Dans ses ballades ;

De Musset te chante en ses vers,
Et combien d'autres
Qui furent dans notre univers
Tes bons apôtres !...

Rostand même de son crayon
Académique
Sur ton tambour fait carillon
D'un air comique...

Et moi, plus timide en mon chant,
Je me contente
De te formuler sur-le-champ
Ce qui me hante :

Ce rond que j'aperçois souvent,
Un point au centre,
Est-il d'un Boudhah du Levant
L'énorme ventre ?...

Et je me demande ce soir
Ce que peut faire
Au fond d'un ciel en éteignoir
Pareille sphère...

O trop vaste Rotondité
Vas-tu produire
Des astres que l'humanité
Verra reluire ?...

Ou mon imagination
S'égare-t-elle ?
Et ne serais-tu qu'un lampion,
Une chandelle ?...

Vraiment, ce problême embêtant
Par trop m'agace !...
Si tu me repondais pourtant,
O pâle Face !...

Mais non ! Ton silence obstiné
Me fait comprendre
Qu'à tout homme il n'est pas donné
De tout apprendre !

Et j'en reste à songer tout bas
Que la Nature
A tout corps ajoute ici-bas
Une figure,

Et qu'un ventre est ventre en autant
Qu'il se dandine
Sur deux jambes en arc-boutant,
Qu'une poitrine

S'y joint pour supporter un cou
Et qu'une tête,
S'élevant, noble, sur le tout,
Se montre au faîte !...

Toi ! Diable, où donc seraient tes bras,
La jambe torse,
Puis la tête qu'on ne voit pas
Plus que le torse ?

Mais à te regarder de près,
— Quelle ironie ! —
Je crois te retrouver les traits
D'un bon génie :

Une figure avec un nez
Sur bouche ronde,
Et des yeux encore étonnés
De voir le monde...

Quant aux oreilles, je crois bien
Que ta prudence
De les cacher trouve moyen,
Sage décence !...

Il est probable qu'à les voir,
Dans ses légendes,
Chaque rimeur dirait le soir :
" Qu'elles sont grandes !... "

Et tu ne devrais pas aimer
Qu'on aille rire
De leur ampleur et t'en blâmer,
Chose encor pire !...

Puis attaquons les derniers points :
Ta chevelure ?
L'as-tu jetée aux quatre coins
De la Nature ?...

Et tes sourcils, qu'en as-tu fait,
Lune argentée ?...
Ta bouche en cœur me fait l'effet
D'être édentée...

Mais avec l'âge, oh ! je comprends,
Les charmes passent,
Et les tiens, jadis enivrants,
Ma foi ! s'effacent...

Tout comme s'efface la Nuit
Enchanteresse
Devant le clair Soleil qui luit,
Et mon ivresse

Sous le baiser de l'Astre blond
S'efface encore ;
Et Pierrot n'en dit pas plus long :
Vive l'Aurore !...

CHANSON TRISTE

Je ne suis qu'un hibou,
Ami des champs funèbres,
Hou ! Hou !
Familier des ténèbres,
Et qui toujours se plait
Dans l'ombre et le mystère
Sous le pâle reflet
D'un astre solitaire !...

Je ne suis qu'un hibou,
Un frère du Silence,
Hou ! Hou !
Qu'un vieil arbre balance
Au fond du bois tout noir
Et rempli de tristesse
Où passa par un soir
Une chaste Déesse !...

Je ne suis qu'un hibou
Promenant sous la lune,
Hou ! Hou !
Une sombre infortune
Et le mal de son cœur
Qui toujours se rappelle
D'avoir vu le Bonheur
S'enfuir avec la Belle !...

———

PAR UN SOIR

Elle me dit : — Venez !. . . Sa voix se fit câline ;
Je lisais dans ses yeux un sentiment profond,
Et je pus voir monter la rougeur à son front,
Qui trahit son amour et sa candeur divine. . .

Et je m'approchai d'elle et lui parlai tout bas,
— Car les tendres aveux ne se font qu'à l'oreille — ,
Mais ces mots murmurés quand la flamme s'éveille
Ont un charme infini qu'on ne retrouve pas !

Cependant sur ma main sa main s'était posée ;
Son sourire me fit voir l'émail de ses dents,
La pureté régnait en ses beaux yeux ardents ;
Et la paix envahit mon âme reposée !...

Mais la Fatalité qui rôde autour de nous,
S'acharnant à détruire un rêve qu'on commence,
Fit passer sur nos cœurs un souffle de démence
Qui brisa nos espoirs d'un avenir trop doux ...

Et nous devrons marcher sur la route tracée,
L'un de l'autre ignoré, vers de nouveaux émois ;
Mais je cherche, pensif, encore sur mes doigts
La trace de sa main par le Temps effacée...

PITIÉ DE FEMME

Sur la route où j'allais, songeur et solitaire,
J'ai rencontré tantôt une femme. Je crois
Que mon allure étrange a trahi le mystère
Dont j'aime à m'entourer, car j'ai senti ses doigts

Se poser sur mon front. Leur naïve caresse
D'un frisson ingénu fit tressaillir mon corps ;
Et sa voix apaisa ma pauvre âme où se dresse,
Le sombre monument de tous mes rêves morts...

Mais Elle qui voulait connaître ma pensée,
Le secret de mon mal, m'a demandé tout bas :
" — Ton ardeur serait-elle à ce point dépensée
Que la Flamme s'éteigne en ton cœur déjà las ?...

Ou le Doute mauvais vient-il à chaque aurore
Chasser les doux espoirs, les désirs d'amitié ?
Quelle tâche fais-tu ; que veux-tu faire encore ?...
Faible enfant, je te plains ; accepte ma pitié!...

Dis-moi donc ta souffrance et ta sombre infortune ;
Je te consolerai... " — Ma lèvre a répondu :
"— Je fais des vers, Madame, et rêve sous la lune"..
Mais ce qu'Elle m'a dit dans le vent s'est perdu...

Cependant je suis sûr d'avoir eu sur ma joue
Le baiser de la Dame aux grands yeux de velours ;
Et dans mon cœur guéri la lumière se joue :
Je sens monter la paix et chanter les Amours !...

———

PAIX DES BOIS

A Madame Stanislas G.

Sous le couvert des bois j'aime à rêver le soir,
Et mon cœur fatigué des misères humaines,
Dans le profond silence où plane un oiseau noir,
Trouve le doux repos et l'oubli de ses peines...

Parfois l'écho m'apporte un refrain de chanson
Qui s'élève, joyeux, quelque part sur la route,
Mots d'amour que chantonne au seuil de sa maison
Un laboureur paisible, et que sa femme écoute.

Là-bas, dans le lointain où courent des vapeurs,
Montrant sa bonne face et son large sourire,
La lune me regarde avec des yeux moqueurs,
Et dans un nid tout près le rossignol soupire.

Et la douceur des bois et ce calme apaisant
Font passer en mon cœur des désirs de tendresse,
Ainsi que le ferait, sur mon front se posant,
La main de quelque femme à la tendre caresse...

Sous le couvert des bois j'aime à rêver le soir !...

———

A L'INCONNUE

qui m'écrit et signe GITANA.

De vous, je ne sais rien que votre petit nom ;
Mais la Femme souvent nous trompe sur ce thème :
Croyant embrasser Rose on embrasse Manon,
Et l'on adore Claire en aimant Chrysanthème !...

Vos billets sont gentils, tout pleins de mots forts doux;
J'en conserve le charme en mon âme inquiète,
Je les apprends par cœur ; mais aucun rendez-vous
N'apporte à Roméo la voix de Juliette !...

Votre style révèle un esprit jeune et gai,
Votre plume une fois m'a parlé d'une peine ;
Mais dans l'ombre toujours votre âge est relégué
Et j'ignore le mal qui fit pleurer Chimène...

Vous dites aimer ceux qui chantent dans leurs vers
Les fleurs et les oiseaux, l'amour et la tendresse ;
Mais plaignez-vous celui dont les pensers amers
Laissent flotter sur tout une vague tristesse ?...

Vos yeux ! Mais je ne sais pas même leur couleur
Quand le premier venu, plus heureux, les admire ;
Votre lèvre a peut-être une grâce de fleur,
Mais je ne peux chanter, Belle, votre sourire !...

Ah ! vous me livrez bien, en passant, un secret
Qui d'un plus grand mystère est le prudent complice;
Mais quand je songe à vous, pourquoi donc nul portrait
Ne vient-il éclairer l'ébauche que j'esquisse ?...

Alors si vous leviez, pour contenter mon cœur,
Le masque de velours dont votre front se voile,
J'aurais pour vous bénir des mots d'enfant de choeur
Qui sur son rêve bleu voit monter une étoile...

Mais non ! Votre pudeur repousse mon désir,
Car à d'autres amours votre âme est retenue ;
Et je souffre, goûtant quand même ce plaisir,
D'être un jouet futil aux doigts de l'Inconnue !...

DUO LÉGER

PIERROT

Si tu le veux, ô ma mignonne,
Allons au bois !
Dans mes yeux le bonheur rayonne
Quand je te vois...
Assis tous deux sous la ramure,
En ce beau jour,
Nous écouterons la Nature
Chantant l'Amour...

Viens avec moi, ma fleur mignonne,
Sous les grands bois !...

PIERRETTE

Regarde et vois en ma prunelle
Briller un feu ;
Pour toi je vais me faire belle,
Caline un peu...
J'écouterai ta voix si tendre,
Tes gais propos
Qui font en mon âme descendre
Le doux repos...

Ne vois-tu pas en ma prunelle
Monter l'aveu ?...

PIERRETTE ET PIERROT

Allons joyeux sous la ramure
Griser nos cœurs
De chants, de parfums, de verdure
Et de douceurs...
Perdus dans le demi-silence
Du clair matin,
Nous oublierons que la souffrance
Viendra demain...

Allons gaiement sous la ramure
Bercer nos cœurs !...

A LA NOUVELLE ÉPOUSÉE

Que le Ciel soit propice à Celle qui s'engage,
Confiante et joyeuse, en un sentier nouveau !
Que l'Amour attentif veille sur le bocage
Où ton cœur chantera l'hymne du Renouveau !

A tes yeux innocents l'Inconnu se dévoile ;
L'Avenir t'apparait, les bras chargés de fleurs !
Comme au sein de l'azur brille une blonde étoile,
Que l'Amour en ton âme étale ses splendeurs !

Profite du Bonheur ! Profite de la Vie !
Souviens-toi que le Temps est un faucheur fatal !
Auprès du Bien Aimé, sereine, sans envie,
Vers tes devoirs futurs marche d'un pas égal !

Du cœur de ton époux sois la tendre gardienne !
Les serments prononcés au pied du saint autel
Ont pour jamais uni ta jeunesse à la sienne ;
Sache les consacrer par un culte immortel !

Celui qui de Là-Haut nous donne l'existence,
Assigne à tout mortel une tâche à remplir ;
Mais ceux qui n'auront pas douté de Sa puissance
Par Sa grâce pourront lutter sans défaillir !

Aussi quand sonnera l'heure de la détresse,
Au milieu du combat tragique et quotidien,
Vers le Maître éternel que ta tête se dresse,
Et que la Foi toujours demeure ton soutien !

———

J'AI RÊVÉ D'UNE FEMME...

J'ai rêvé d'une femme aux cheveux noirs ou blonds,
Avec des yeux d'azur ,clairs comme une eau courante,
Ou d'un gris insondable et de vague mouvante,
D'une femme gardant pour moi ses baisers longs,
Ses secrets, ses aveux, ses désirs, ses tendresses
Et l'enivrant parfum qui monte de ses tresses...

J'ai rêvé d'une femme aux cheveux noirs ou blonds !

* * *

J'ai rêvé d'une femme à l'âme virginale
Qui s'ouvrirait le soir à mon cœur indigent
Comme la Fleur de Nuit sous le rayon d'argent
De l'Étoile du Nord ou de la Lune pâle,
Une âme bien candide où mes yeux pourraient voir
Ecrits en lettres d'or les mots : Amour, Devoir...

J'ai rêvé d'une femme à l'âme virginale !

* * *

J'ai rêvé d'une femme au cœur vaillant et bon,
Aux gestes gracieux, aux lèvres purpurines
Promenant sur ma joue en des grâces câlines
Leur frôlement soyeux et leur mol abandon,
D'une femme capable, au fil de l'heure lente,
D'éveiller en mon âme une foi somnolente...

J'ai rêvé d'une femme au cœur vaillant et bon !

—

DOIGTS DE FEMME

O doigts de Femme ! ô doigts si blancs
Qui courez, un peu nonchalants,
En gracieuse farandole,
Sur l'ivoire pur des claviers,
Si vous saviez
Combien de vous mon cœur raffole !...

O doigts de Femme ! ô doigts bénis
Qui pouvez, chastement unis,
Vous élever sur notre terre
Vers le Dieu des bonnes pitiés,
Si vous saviez
Votre beauté, votre mystère !...

O doigts de Femme ! ô doigts troublants
Qui promenez, étincelants,
Le velours de votre caresse
Sur mes yeux de pleurs embrouillés,
Si vous saviez
L'aveu discret de ma tendresse !...

RÊVES VAINS

J'avais rêvé pour toi d'un avenir serein,
Sous un ciel toujours calme, un horizon tout rose,
Où planerait l'Amour, vainqueur de toute chose,
Et mon rêve a croulé sous les coups du Destin !...

J'aurais voulu pour toi que le Temps de sa main
N'effleurât pas ton front ni ta lèvre où se pose
Le sourire joyeux de ta jeunesse éclose ;
Mais j'ai perdu trop tôt l'espoir du Lendemain ! ...

Je voulais t'apporter la Gloire et la Richesse
Pour que ton cœur toujours ignore la tristesse ;
Et j'ai su qu'on pleurait dans les riches logis !....

Et c'est le lot des gueux de rêver à la lune,
Pendant que les oiseaux, qui vivent sans fortune,
En se moquant de nous, roucoulent dans leur nids...

—

VIENS VOIR NEIGER

La neige tourbillonne,
Vite, mets ton manteau !
Viens voir neiger, mignonne
Viens voir comme c'est beau !...

Sous ta claire voilette
Cache ton gai minois ;
Allons voir la toilette
Si blanche des grands bois !...

D'une chaude fourrure
Protège bien ton cou ;
Entends sous la ramure
Le vent qui fait froufrou.

Abrite tes menottes
En ton épais manchon ;
Ecoute un peu les notes
De ce vent folichon.

Chère, je t'aime toute !
Allons, viens à mon bras ;
Allons voir sur la route
La neige, pas à pas.

Regarde sur la plaine
Tous ces blancs papillons ;
Vois la campagne pleine
De blancheurs, de rayons.

La neige flotte et tombe
Blanche indéfiniment,
O duvet de colombe
Qui vire éperdument !...

Elle revêt les chênes
D'un manteau de velours,
Et de ses blanches chaines
Enlace nos amours...

Comme un violoncelle
Le vent gémit là-bas ;
La neige s'amoncelle
Au bord des champs, en tas.

Tout n'est plus que lumières,
Reflets des blancs cristaux,
Les routes, les chaumières,
Les vallons, les coteaux...

Sous la fine avalanche
De la mousse des cieux
M'amie est toute blanche,
Oh ! si blanche à mes yeux !...

Et la neige qui frôle
Ta lèvre de satin
Donne un petit air drôle
A ton rire mutin...

Allons, ma Fleur de Givre,
Reviens vite au foyer
Sur les chenets de cuivre
Chauffer ton petit pied...

Et là, devant les flammes
Et leur bonne chaleur,
Nous ferons pour nos âmes
Un Rêve de Blancheur !...

———

RÊVE ÉTRANGE

Sur un lac enchanteur dont les bords féériques
Seront faits de silence et d'effluves magiques

Si tu veux, par un soir, doucement nous irons
Promener notre rêve au gré des avirons...

Dans le frêle canot que l'onde fugitive
Ne baise qu'en passant d'une lèvre furtive,

Nous partirons tous deux pour un pays lointain
Chercher le clair bonheur d'un jour sans Lendemain...

Guidés par les Amours et portés par la brise
Dont le parfum subtil et pénétrant nous grise,

Vers les étoiles d'or brillant au fond des cieux
Nous verrons s'envoler nos cœurs silencieux...

Et là-bas, tout là-bas, dans l'infini des mondes,
Nous trouverons peut-être en des terres fécondes

L'endroit charmeur et calme où le Doute jamais
Ne viendra de nos cœurs troubler la grande paix...

* * *

Mais tes doigts caressants effleurent ma paupière,
Ton cher baiser soudain me ramène à la Terre ;

Et je sens retomber en moi la sombre nuit
Et le vague regret du rêve qui s'enfuit !...

SOIR BLEU

Le soir est bleu, le vent soupire,
O mon amie, approchez-vous !
J'aurais besoin d'un clair sourire,
D'un pur regard, d'un chant très doux,
J'aurais quelque chose à vous dire...

O mon amie, approchez-vous !

Je veux en cette heure mystique,
Sur votre épaule, ô blanc coussin !
Bercé par la douceur rythmique
Des battements de votre sein,
Forger un Rêve magnifique,

Sur votre épaule, ô blanc coussin !

Sur votre bouche, ô frais calice !
Je veux poser ma lèvre en feu !
N'ayant que l'Amour pour complice
Dans le calme du salon bleu,
Sur votre nuque blanche et lisse

Je poserai ma lèvre en feu !

Respirant votre chevelure,
Le front perdu dans vos cheveux,
Je broderai, frêle guipure !
Je broderai des contes bleus...
Oh ! pour que l'enchantement dure

Gardez mon front dans vos cheveux !

Alors en ce moment suprême
Je laisserai chanter mon cœur !
Et vous saurez que je vous aime,
Que votre amour fait mon bonheur,
Et je vous dirai le poème

Qui s'ébauche au fond de mon cœur !

Le soir est bleu, le vent soupire,
O mon amie, approchez-vous !
J'aurais besoin d'un clair sourire,
D'un pur regard, d'un chant très doux,
J'aurais quelque chose à vous dire...

O mon amie, approchez-vous !

———

A TOI

Ecoute ! La nuit est propice aux amoureux !
Et la brume du soir jette sur nos épaules,
Comme un manteau d'argent, son voile vaporeux.

Les oiseaux se sont tus et le vent dans les saules
Berce douillettement leur sommeil trop léger ;
La lune au fond du ciel ouvre de grands yeux drôles.

O tranquillité douce ! O charme passager !
O douceur de la nuit ! O le charme de l'heure
Où l'on sent le parfum des roses voltiger !

L'Amour veille sur nous ; son aile nous effleure,
Et je veux oublier les angoisses d'hier
Pour rêver près de Toi d'une belle demeure...

Rêver d'un beau château d'aspect antique et fier,
Dans la forêt profonde, au flanc d'une colline,
Où je te conduirais, ô mon ange si cher !

Alors que le soleil delà les monts décline,
Montant une jument nerveuse sous le mors
Tu verrais devant Toi ton Seigneur qui s'incline...

Tu verrais mes soldats et mes gardes-du-corps,
Formant autour de Toi une foule nombreuse,
Te proclamer leur Reine aux sons joyeux des cors..

Un page blond viendrait de sa lèvre pieuse
Baiser ton étrier, baiser ta blanche main
Et t'offrir en mon nom une clef précieuse...

Une petite clef avec un parchemin
Te conférant le droit de régner sur mes terres,
Sur moi, sur mes soldats rangés sur ton chemin.

Puis je te mènerais à travers les parterres
Jusqu'au grand escalier d'honneur où tu verrais
Te saluer très bas Nobles et Dignitaires.

D'un pas allègre et jeune alors tu gravirais
Les marches de granit jusqu'à la vaste porte
Ouverte à deux battants dès que tu paraîtrais.

Et ton Seigneur heureux, d'une voix fière et forte
Lancerait aux échos tes titres et tes noms :
Amour, Beauté, Jeunesse, ô lumineuse escorte !

"Tambours,battez au champ! Tonnez! ô lourds canons!
Réveillez-vous, ô murs imprégnés de silence !
Tressaillez en vos plis, drapeaux et gonfanons !

Chantez, ô troubadours, la Grâce et l'Innocence
De celle que j'amène aujourd'hui sous mon toit,
De celle qui sera demain ma Providence !

Chantez ! J'ai son amour ! Chantez ! Elle a ma foi !
Je mettrai sur son front une couronne altière,
Ma richesse, à ses pieds, une bague à son doigt!..."

— Et j'ai pour seul trésor mon cœur et ma chaumière !..

BON VOYAGE

Or çà, mes vers, entreprenez
Le tour du monde !
Mais pourquoi levez-vous le nez
Tous à la ronde ? . . .

Avez-vous peur de voyager
Sur cette chose
Où l'homme n'est qu'un passager
Qui fume et cause ?

Craindriez-vous les embarras
De la Critique ?
Pour vous défendre j'ai mes bras
Et mon lexique !

Passez par le chemin du Roi :
La route est large ;
Elle est à chacun comme à moi :
Sonnez la charge !

Si l'on vous raille, taisez-vous ;
Mais d'un sourire
Amusez la Belle aux yeux doux
Qui peut vous lire.

Marchez du matin jusqu'au soir,
Et sans relâche
Acceptez de ce dur devoir
La rude tâche.

Sur vos petits pieds trottinant
Jusqu'à la brune,
Parcourant notre continent,
Tentez fortune !...

Mais vous tremblez à ce grand mot :
La Mappemonde...
Pourtant on répète au marmot :
La terre est ronde...

En suivant droit votre chemin,
Enfants du Rêve,
Vous reviendrez toucher ma main
Sur cette grève !...

Aussitôt que mon imprimeur,
Sans avarie,
Vous placera, fraîche primeur,
En librairie,

Tous les bons livres sérieux
D'une satire
Vous frapperont à qui mieux mieux ;
Sachez en rire !...

Si de vous voir on fait un bec,
Un bec énorme,
Répondez vite, et d'un ton sec :
" C'est pour la forme "...

Et quand on vous installera
Dans la vitrine,
Pour bien paraître il suffira
De votre mine...

Peut-être qu'alors un passant
En mal de lire
Vous achètera, rêvassant,
Fruits de ma lyre...

Et puis lentement dispersés
Sur les tablettes
De gens plus ou moins empressés
A faire emplettes,

Ou sur le bureau d'acajou
D'une mondaine
Qui croit votre coeur un joujou
En porcelaine,

Il vous faudra vous endormir
Pour des années,
Et vos couleurs devront jaunir,
Trop tôt fanées !

Oh ! mais alors, mes chers bijoux,
Si l'ennui gagne
Ce petit cœur qui bat en vous,
Quittez ce bagne,

Et revenez moi par un soir
De pleine lune,
Car vous êtes mon seul avoir
Et ma fortune !...

Vous trouverez mes bibelots
Bien à leur place,
Ma lampe et ses rayons pâlots,
Ma plume lasse,

Et les portraits de deux amis
Et d'une femme,
Et dans mes yeux, pauvres petits,
La même flamme !...

Je vous garderai tendrement
De la morsure
Du froid oubli, du jugement
Et de l'injure ;

Nous serons de vieux compagnons
Au cœur sincère,
Unis par les mêmes chaînons
De la misère...

Puis, quand le jour sera venu
Du Grand Voyage,
Je courberai mon front chenu
Sur une image,

Et ne pouvant pas concevoir
Pourquoi je tombe,
Vous dormirez dans un tiroir,
Moi,... dans la tombe !...

———

Fumées

Ma cigarette se consume,
Pâle fumée, ô fine brume!
Nuage qui vers les sommets
Monte sans arriver jamais!...

—

Mon livre également s'achève,
Vision pâle, ô page brève!
Vieux souvenirs, rêves d'espoirs
Transis de la fraîcheur des Soirs!...

—

Francis Desrochers

Septembre 1920.

FINIS

PS 9507 E775B7
DesRoches, Francis
Brumes du soir

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY